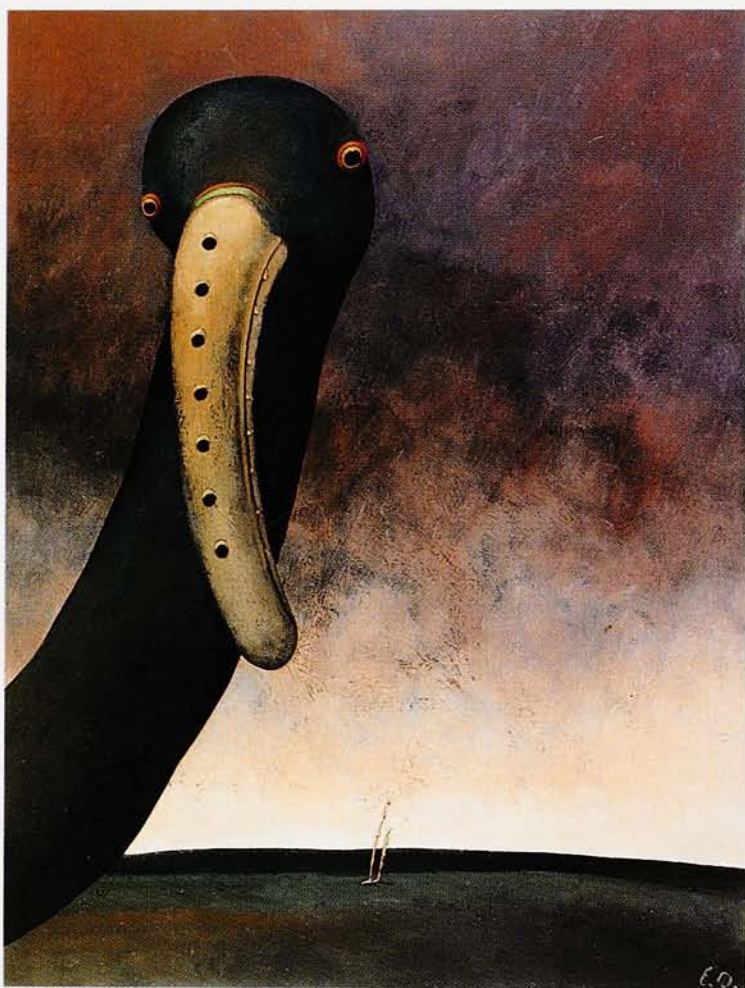


JEAN-MARC LOVAY

AUCUN DE MES OS
NE SERA TROUÉ POUR SERVIR
DE FLÛTE ENCHANTÉE



EDITIONS
ZOE

AUCUN DE MES OS
NE SERA TROUÉ
POUR SERVIR DE FLÛTE ENCHANTÉE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Convoi du colonel Fürst. Roman, 1985

Conférences aux Antipodes. 1987

Un soir au bord de la rivière. Roman, 1990

Midi solaire. Récits, 1993

La Négresse et le chef des Avalanches et autres récits,
MiniZoé, 1996

La Tentation de l'Orient.
Correspondance avec Maurice Chappaz.
Réédition Zoé Poche, 1997

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Les Régions céréalières. Roman, Gallimard, 1976

Le Baluchon maudit. Roman, Gallimard, 1979

Polenta. Récit, Gallimard, 1980

La Cerveille omnibus. Courts textes, Luccheni, 1979

JEAN-MARC LOVAY

AUCUN DE MES OS
NE SERA TROUÉ
POUR SERVIR DE
FLÛTE ENCHANTÉE

ÉDITIONS ZOÉ

© Editions Zoé, 11 rue des Moraines,
CH - 1227 Carouge-Genève, 1997
Conception de la couverture : Cosette Decroux
Illustration : Etienne Delessert, 1997
Photo de l'auteur : Yvonne Böhler
ISBN 2-88182-320-3

LE CHANT DES OISEAUX

En me réveillant assis sur la froide prairie je voyais que la familière maison avait été remplacée par un cabanon que j'aurais été incapable de construire et qu'aucun être humain n'aurait pu ériger en croyant qu'il abriterait un de ses frères vivants ; et me souvenant que deux soleils avaient tourné de plus en plus vite dans ma tête et que j'avais été précipité dans un abîme, je regardais le miroir qui avec lenteur se redressait à l'entrée du cabanon ; et prosterné devant le miroir pour le supplier de me renvoyer là-haut d'où j'étais tombé, je devinais une ombre qui passait derrière moi. Et me retournant vers le ciel dénué de pitié et de cruauté j'entendais finir d'un coup les chants de colère et les chants de joie des oiseaux ; et pour ne pas mourir écrasé par le silence de ce ciel j'allais vers la souche du pommier au-dessus de laquelle stagnait le cœur d'un ancien souvenir de rouge-gorge ; et ce n'était pas le cœur du souvenir d'avoir moi-même vu un rouge-gorge voler sur les têtues orties, mais le cœur d'un souvenir qui naguère vivait dans l'esprit d'un rouge-gorge et que ce rouge-gorge effrayé par le reflet d'un

nuage carré dans une mare n'avait pu empêcher de glisser hors de son esprit ; et je pensais que le rouge-gorge avait peut-être libéré ce souvenir pour lui interdire de continuer à souffrir en lui et ainsi s'alléger du poids de sa souffrance. Et déjà je ne voyais plus le cœur du souvenir et je commençais à percevoir son corps qui avait la forme d'une mince main de pierre marbrée de chair ; et je sentais que ce n'était pas pour donner la liberté à un souvenir ni pour en faire miroiter la vision que le rouge-gorge avait ouvert une fenêtre de son esprit ; et je pensais que le rouge-gorge avait ordonné à son essentiel souvenir de s'enfuir dans l'air et de rester en suspension au-dessus de la souche du pommier pour incarner cette main de pierre et de chair guettant l'arrivée de celui qui la saisirait avec la conviction que cette main depuis toujours attendait de s'offrir à lui ; et dans l'immobilité de cette main il y avait un tremblement avide et le bégaiement d'une imploration jaillie de la peur et empêchant de discerner si le souvenir portait en lui le malheur ou le bonheur. Allongés par l'envie de caresser l'incarnation de l'ancien souvenir d'un rouge-gorge, mes doigts se tendaient vers la main de pierre et de chair ; et voyant mes ongles croître et ressembler aux ongles des morts je pensais que si avec la plus infime douceur mes ongles griffaient la main en suspension au-dessus de la souche du pommier tous les chants d'oiseaux se réveilleraient ; et une branche du pommier depuis longtemps disparu appuyait soudain contre mon épaule pour m'interdire de toucher la main de pierre marbrée de chair ; et je sentais que si je bousculais cette invisible branche pour oser toucher l'incarnation de l'ancien souvenir d'un rouge-gorge, les chants hargneux et les chants pacifiques des oiseaux jamais plus ne retentiraient. Avec tristesse j'obéissais au louvoyant instinct qui de mes deux mains formait deux poings ; et ces deux poings me liaient à moi en tapant

fort et me forçaient à reculer vers le miroir devant lequel encore une fois j'étais prosterné et humilié ; oui, j'étais humilié par l'instinct qui me retenait de casser le miroir et brisait la certitude qu'en éteignant la fausse lumière du miroir je ferais rechanter les oiseaux ; et je ne savais pas d'où était montée ou descendue cette certitude ni si au fond de moi s'était déjà endormi le désir que rechantent les oiseaux. Et la ligne séparant le ciel où les oiseaux chantaient du ciel où les oiseaux ne chantaient plus, elle passait au milieu d'une confuse forme ovale que je discernais dans le miroir ; et je pouvais encore me souvenir qu'un jour en marchant dans les collines j'avais senti que mes pieds usaient la terre et entendu sonner contre mon oreille les cris approbateurs de toute l'érosion ; et je me souvenais que ce jour-là j'avais vu une tranchée ouvrir l'air entre les chants de colère et les chants de joie des oiseaux, et que cette tranchée alors s'était emplies de tous les chants morts et avait disparu. Et voyant la forme ovale se préciser dans le miroir j'appliquais mon front contre le verre afin de percevoir si l'ombre qui entourait l'ovale était constituée de cheveux ou de poils ; et l'ombre s'éclaircissait en se pailletant de scintillements dorés et je voyais en bas dans une cave la courbe rangée de lampes éclairant une estrade de planches pourries et de terre boueuse ; et un minuscule prédicateur sortait d'un trou de l'estrade et s'élevait debout sur une rondelle de métal poussée par un piston vers le haut d'un tube transparent qui lui-même montait et dans lequel bouillonnait un mélange de sang et de vin. Et le goût de ce liquide venait sur ma langue ainsi que mon front appuyé contre la glace du miroir entrait dans l'image du ciel figé derrière moi ; et le minuscule prédicateur portait le vêtement gris des employés de la centrale électrique et dans sa main un tournevis bougeait avec la vitesse d'une baguette de musicien en chef. Et voyant le prédicateur parler je savais que

je ne l'entendais pas parce que sa voix luttait pour se frayer un passage jusqu'à moi ; et sentant une force qui œuvrait pour que cette voix ne m'atteigne jamais, je pensais que cette force pouvait œuvrer parce qu'elle était une puissante faiblesse qui avant de devenir forte avait su être moribonde afin de susciter la pitié l'autorisant à être gavée de toutes les lâchetés du mensonge ; et je pensais qu'une telle faiblesse ne pouvait exister que parce qu'elle survivait en moi déguisée en une force m'obligeant à retarder le surgissement d'une voix trop longtemps prisonnière des souterrains de l'Histoire. Et je pouvais encore comprendre qu'une lâche mais robuste faiblesse alliée à une force qu'elle avait presque entièrement dévorée pour se guérir n'aurait pas la puissance de dévier dans le canal bruyant des voix informes l'unique voix qui s'était échappée d'une alvéole secrète de la terre pour s'élever vers moi par le truchement du minuscule prédicateur ; et je refusais de m'appesantir sur la pensée que cette voix n'était pas celle du minuscule prédicateur mais la voix de son obscur tyran qu'il avait lui-même falsifiée, car je percevais déjà la voix qui arrivait vers moi avec le bruit des stalactites de glace s'écroulant dans les bouches d'aération des tunnels. Et debout sur une jambe le minuscule prédicateur faisait des cercles avec le tournevis pour entourer les derniers mots que sa bouche venait de lâcher dans le creux ovale d'une cave illuminée où aucun auditeur n'était visible ; et le prédicateur suspendu à un subit tourbillon du tournevis essayait de retenir in extremis ses mots ; et je voyais qu'il n'avait pas le pouvoir de capturer les mots qu'avec orgueil il avait cru laisser s'enfuir de son plein gré. Et je sentais qu'en faisant tourner avec de plus en plus de furie le tournevis le prédicateur minuscule priait en vain un maître de lui donner la force de reprendre les mots enfuis ; et déjà le prédicateur se préparait à être acclamé par l'invisible auditoire qui au

fond de sa fosse dissimulée n'avait peut-être pas entendu les mêmes paroles que celles qui arrivaient à moi déformées par la distance : « Quand la justice resplendit dans le jardin de l'immortel humain et de l'humaine immortelle, elle est aussi injuste que la femelle stérile quand triomphe en elle l'inviolable mystère de la créature qui ne veut pas naître. » Et ces paroles aspiraient mon front contre le miroir et je sentais la froideur d'un ventre de statue et de son aveugle troisième œil ; et cet œil de pierre crevé qui avait contemplé les plaines où jadis était trébuché le berceau du sculpteur, mon front le ressentait comme le nombril glacial que dans un autre miroir devant lequel j'avais jadis été agenouillé en esclave, un cercle de fer chauffé à blanc avait remplacé pour me brûler de la marque de ma soumission. Ayant reculé mon front pour mieux regarder dans la profondeur de l'ovale j'apercevais des silhouettes émerger des bordures sombres de la cave de conférences ; et l'éclairage diminuait mais je voyais l'intensité humide des yeux des auditeurs, et ainsi qu'au soleil après la pluie les dos ronds couverts de manteaux poilus qui brillaient ; et cherchant un visage familier parmi les têtes qui se heurtaient, je ne rencontrais pas les étranges yeux des créatures humaines mais les yeux rougis de larmes des souris qui en un groupe docile s'efforçaient d'admirer les voûtes de la cave. Et cette cave n'était pas une cave à explications mais une cave à unique discours et qui avait fréquenté l'école des caves de prédication et y avait appris à faire monter le niveau des larmes entre ses murs ainsi que le niveau d'eau montant dans la baignoire réservée à un fou avant le bain qui noierait sa folie ; et les souris attendaient l'avenir sous le surplomb du minuscule et ombrageux prédicateur ; et les perles rouges de leurs yeux espéraient rouler sous ce marteau encore levé ; et elles ignoraient qu'elles ne seraient pas écrasées comme étaient broyées les perles

du pleur par ceux qui prétendaient pleurer en même temps que pleurait tout ce qui dans tous les mondes pleurait. Et une larme personnelle sautait de mon œil sur le miroir avec la vaniteuse aisance d'une larme organisée ; et je l'essayais en me souvenant d'une vitre qui se fendait chaque fois que je chassais d'elle la neige ; et je sentais que ce n'était pas moi qui devait être exilé du monde, mais ce miroir noir qui absorbait les chants des oiseaux et les digérait en utilisant les gaz de cette digestion pour forcer les souris auditrices à pleurer leur incapacité d'applaudir le prédicateur. Et je savais que même s'il avait été grimé en friandise de cave le prédicateur n'aurait pu inculquer aux souris la science de l'applaudir ; et les souris qui s'étaient poussées au plus proche de lui étaient aveuglées par des sanglots qui ne sortaient pas de leurs yeux, mais qui en saccadées cascades giclaient d'une brèche rose de la voûte la plus fendue ; et un frémissement d'alerte longeait les murs de la cave que je distinguais encore dans la baissante lumière, et il atteignait les bords de l'ovale pour lui enjoindre de protéger les pleurs éphémères des souris pleureuses. Alors le minuscule prédicateur tendait les bras pour dissoudre l'assemblée en l'avertissant que l'accumulation de larmes étrangères au-dessus de la voûte pouvait à tout instant la rompre ; et déjà le minuscule prédicateur redescendait vers le trou se rouvrant sur l'estrade boueuse, car le piston était retiré en arrière et l'aspirait dans le tube transparent où le sang et le vin mêlés à une soudaine bulle d'air et se révoltant déjà contre leur séparation future semblaient décider eux-mêmes de paraître bouillir. Un rayon du soleil levant poussait l'ovale dans un angle du miroir et je voyais bondir l'isolée souris jaune que des querelles de couleurs avaient choisie pour l'obliger à connaître la solitude d'être jaune ; et la souris mordait la chaînette liant le tournevis à l'avant-bras du minuscule prédicateur et dis-

paraissait crochée à lui dans le tube qui avec lenteur s'enfonçait sous l'estrade boueuse ; et quand l'ovale quittait le miroir je sentais le claquement d'une gifle infligée par deux doigts durs sur mes paupières, et je pensais qu'un piège venait de fonctionner tout proche de moi pour me sauver en remplaçant le piège de glace qui aurait gelé mon regard. Et entendant serpenter vers le cabanon un sifflement d'une marche militaire de la Grande Armée je restais agenouillé devant le miroir léché par une langue du soleil levant ; et à cette langue plus large qu'une queue de castor je demandais d'ordonner à la prochaine nuit d'influencer les oiseaux pour que demain ils rechantent ; et je voyais que le miroir rectangulaire était encadré de plomb et qu'ainsi il était capable d'intercepter ma prière à une des langues du soleil et de transformer une prière demandant aux oiseaux de rechanter au moins seulement pour moi en une vocifération leur ordonnant de recommencer à chanter pour tous même s'ils n'avaient plus la force de chanter pour eux-mêmes. Et pour contrecarrer la volonté du miroir de se décharger sur moi de son carcan de plomb je ne fermais pas les yeux, non, je sifflais une marche de la Petite Armée ; et dans ma gorge s'éveillait la volonté convalescente d'un oiseau infirme qui du creux d'un buisson épargné par les feux officiels et les feux clandestins décidait de m'aider à vaincre la méchanceté du miroir ; et l'amertume militaire de la marche de la Petite Armée épousait le sifflement joyeux de l'oiseau refusant de ne plus pouvoir chanter et réapprenant à chanter ; et elle égayait le combat que l'obscurité livrait à une torve clarté pour lui interdire d'éclairer l'heure matinale avec des faisceaux de vicieuse lumière. Devant moi le miroir essayait de crier et de s'ouvrir en écartant son épaisse lèvre du haut de sa mince lèvre d'en bas ; et derrière moi la marche sifflée de la Grande Armée s'approchait en faisant crisser le sol d'une

contrée de sable sur laquelle descendaient des ombres rouges ; et ressentant la douleur de cordes de violon calcifiées qu'un ongle pinçait sous la peau de mes genoux je savais que l'heure était venue de me relever et d'inventer un nœud pour lier la douleur et la pendre à côté du miroir au poteau de séchage des douleurs. Et ne me souvenant pas avoir commandé ce poteau destiné à sécher les douleurs et à les conserver clouées contre lui, je pensais qu'il m'avait été livré par erreur et que plutôt que d'en refuser la livraison je l'avais planté à mon insu à côté d'où plus tard surgirait le miroir, et qu'une de mes voix morbides avait malgré moi appelé les douleurs nocturnes afin de me faire expérimenter le séchage de ces douleurs agrandisseuses de nuit ; et je pensais qu'à l'aube les douleurs généreuses étaient accourues dans mon esprit et avaient répandu dans mon corps leur fallacieux venin ; et pour empêcher ce poison de me dessécher en me faisant oublier que c'était moi qui sans le savoir avait voulu souffrir, j'accrochais une douleur déjà presque sèche au poteau qui vibrait à côté du miroir. Et Frenchy le facteur et une marche sifflée de la Grande Armée fiancés par les courants d'air venaient vers moi enlacés ; et au flanc du couple s'ouvrait une faille d'où une main apparaissait en étirant un pli de la veste rouge du facteur Frenchy ; et cette main dont le père avait été nageoire du cœlacanthe tigré s'unissait à une main dont la mère avait été serre de l'aigle bleu ; et ces deux mains tremblantes d'impatience déchaussaient la veste rouge du buste talonnesque de Frenchy le facteur. Et les doigts de ces mains serraient le col de la veste et la faisaient planer sur un vent frôlant le sol avant de l'arrimer au cadre plombé du miroir ; et les paumes de ces mains essayaient de casser le mirage qu'avec colère réussissait encore à réfléchir le miroir obscurci et interrompu dans sa menteuse réflexion ; et moi je pensais que la voix future du facteur Frenchy mûrissait

en dehors de lui dans le verger et parmi les scabieuses qui s'éveillaient ; et les paumes contre lesquelles s'étaient pressées les lettres souhaitées et les lettres redoutées, elles compressaient la veste rouge du facteur contre la glace du miroir et assombrissaient le surgissement de la journée en regrettant le drap sur lequel pour l'éternité elles auraient voulu être imprimées. Alors je devinais qu'au-dessous de moi dans une vallée souterraine, une partie évadée et libre de mon esprit se concentrait afin d'immobiliser une chenille articulée par les cinquante-quatre poi-trails de fer de cinquante-quatre camions chargés de perroquets empaillés et qui avançait vers la porte du musée des jungles ; et agacé par l'esquille errante de l'esprit d'un voyageur mort qui dans le brouillard d'une forêt avait cherché en vain une piste qui n'existait pas, je sentais le miroir furieux de comprendre qu'il ne pourrait pas lire les messages contenus dans le rouleau de missives dépassant d'une poche de la veste rouge tant que le rouleau ne serait pas déroulé ; et à travers l'opacité d'une lueur rouge je percevais l'œil ambitieux du miroir qui avec furie scrutait son propre aveuglement ; et les éclairs de cet œil orgueilleusement emprisonné piquaient mon front avec la vivacité trembleuse du bec de l'oiseau qui attendait de puiser dans ma moelle la force de ressusciter son chant. Et debout à côté du facteur matinal qui mettait dans sa bouche des baies d'argousier, je lui disais que je ne savais pas si c'était moi qui n'entendais plus les oiseaux chanter ou si ce matin les oiseaux avaient décidé qu'ils ne chanteraient plus ; et je demandais à Frenchy le facteur si les oiseaux de toutes les races indigènes avaient soudainement été possédés par l'impossibilité de chanter ou si était venu le fatal matin choisi par toutes les races d'oiseaux pour respecter leur pacte de brusquement un jour refuser de chanter. Avec les gestes doux des habilleuses d'enfants troublés par des explosions, le fac-

teur Frenchy ajustait les manches de sa veste rouge aux bordures plombées du miroir ; et je percevais en lui la bonté unifiant malgré leurs inconciliables aspirations les artisans de la boiserie et les artisans de la plomberie.

« Une heure avant l'aube, disait Frenchy le facteur, j'ai passé le survêtement de triage du courrier et je suis descendu dans la profonde cuve à courrier qui trop souvent était remplie au-dessus de la limite légale et qui ce matin ne contenait qu'un rouleau de missives. Triant les copeaux de papier et les vieux restes de lettres jadis oubliées au fond de la cuve en espérant y trouver un poil fétiche échappé d'une enveloppe amoureuse, j'ai pris garde à laisser libre l'orifice par où entrent et sortent les malchanceux rongeurs intoxiqués d'encre moderne. Pas une seule fois ma collègue bienveillante et moi n'avons obstrué volontairement cet orifice qui est inscrit sur la charte des orifices ne devant jamais être condamnés. Et j'ai vu une queue animale et une mèche de cheveux apparaître dans l'orifice, mais je n'ai pas tenté de m'approprier cette mèche de cheveux alors que j'en avais encore le droit, ni de saisir la queue du rongeur déjà passé de l'autre côté. Je savais que la prise emmenée par ce rongeur aurait peut-être suffi à m'enivrer pendant plusieurs soirées, mais je n'étais pas jaloux de cette prise, car si j'en étais affamé ce rongeur en était sûrement plus affamé que moi. Fatigué par des années de respect absolu des règles de la poste, je voyais ma main se dégager du gant de protection contre les microbes de courrier, et alors que j'interdisais à ma main de s'enfiler dans l'orifice protégé par une loi, je sentais qu'au moins une part de moi avait le droit de toucher ce que je perdais. Et à l'instant où ma main s'enfonçait dans l'orifice j'ai entendu les voix de tous les oiseaux du matin qui résonnaient en haut dans la bouche d'aération. Et j'ai tout de suite perçu que ces voix n'étaient plus portées par la liberté enchanteresse d'hier. Oui, j'ai perçu

la distorsion des voix d'oiseaux et je suis ressorti de la cuve à courrier et j'ai couru sous les acacias pour vérifier cette vérité : ce n'était pas la bouche d'aération qui avait distordu les voix, car un indiscernable oiseau chantait avec une énorme fausseté un chant qui incitait tous les autres oiseaux à déformer leurs chants. Et l'amère éternité du bureau de poste apparaissait devant moi, et je m'agenouillais aux pieds des acacias millénaires pour leur demander de terrasser la terrible engeance qui imposait aux oiseaux de toutes les races indigènes de trahir le maître qui leur avait ordonné de chanter chaque matin des chants reconnaissables. Sur les plus minces branches d'un acacia les épines luisaient de rosée, et j'étais trop grand pour les utiliser comme échelons afin de grimper à la cime où j'aurais rencontré un émissaire des oiseaux qui m'aurait expliqué pourquoi ce matin ses frères de toutes les races donnaient leurs chants à la folie. Et je secouais mon crâne pour contrôler si mon ouïe n'était pas désaxée ; et les mélodies harmonieuses qui chaque matin avaient égayé ma besogne, elles tressautaient emportées par un torrentueux flot de sons divagants. Alors je suis rentré dans le bureau de poste en serrant mon crâne ainsi que parfois je l'avais presque écrasé entre deux colis postaux pour les écouter après les avoir secoués en vain afin d'en déceler le contenu. Et je me disais que mon crâne et que tous les crânes étaient des colis postaux plus ou moins ronds que les corps tenaient en équilibre au sommet de leurs colonnes vertébrales en les transportant de la fente originelle jusqu'à l'ultime boîte aux lettres. Et alors je ne reconnaissais plus la chaise branlante qui pendant si longtemps avait été pour moi un sublime tabouret de jouissance postale, mais je voyais que ma veste rouge jamais infidèle reposait sur un fauteuil appartenant à la famille des sièges de torture. Accroupie sur le pose-cul semblable à ceux d'où ailleurs tant de congénères ne

s'étaient jamais relevés, la veste n'avait plus la prestance du temps où avec astuce elle rougeoyait pour que l'arrivée du courrier soit aperçue de loin. Et je ne pouvais haïr cette veste taillée parmi des foules de vestes dans l'acariâtre et gigantesque fabrique, car sa volonté factrice s'était étiolée avec la mienne quand nous montions ensemble et pourtant encore gaiement par les collines, alors que nous sentions que de plus en plus de destinataires craignant l'arrivée de sinistres nouvelles lançaient contre nous les occultes flèches réprobatrices. »

Et le facteur Frenchy se courbait sur le seuil du cabanon, et au bout du long cou faisant un angle son visage s'avancait en une joyeuse gargouille de glaise qui devenait triste parce qu'un invisible sculpteur à toute vitesse la pétrissait pour qu'elle s'attriste ; et Frenchy disait qu'ici il n'entendait pas un seul oiseau mais que ce matin en bas au bureau de poste il avait entendu la voix d'un oiseau-mâitre qui osait inciter sa tribu et aussi les autres tribus à trahir leur chant originel qu'un horrible désastre avait arraché de leur mémoire, et à inventer un chant atrocement faux plutôt que de mourir entremêlés dans le cruel filet de l'oubli en usant leurs dernières forces à épier avec acharnement leurs humiliés silences.

« Oui, disait Frenchy le facteur, même si tu ne me crois pas quand je te jure qu'ici je ne perçois pas le moindre chant d'oiseau, j'ai le courage d'affirmer que ce matin en bas au bureau de poste j'ai failli croire que m'était offerte la surprise de la naissance de chants révolutionnaires. Entre les cimes des acacias se tordait le remous d'une catastrophe advenue très loin derrière les montagnes et j'ai pensé que ce remous avait été expédié à l'adresse de mon bureau de poste parce que je croyais que loin à la ronde était réputée ma scrupuleuse exigence à toujours assurer la transmission des plus encombrants courriers. Et essayant de discerner la nature du remous pliant les

cimes d'acacias j'entendais les chants d'oiseaux se fausser de plus en plus honteusement ; et ce n'étaient plus les chants inculqués par l'oiseau-maître et trop souvent entendus que j'écoutais avec attention, mais les échos des chants de lointains oiseaux morts et d'encore plus éloignés oiseaux à l'agonie. Il n'y avait pas un sifflement infime de révolte dans ces échos funèbres, mais les grincements de flûtes de funérailles cassées et jetées sur les venteux ossuaires. Et pourtant personne n'aurait pu me faire croire que les tribus d'oiseaux indigènes enfin réconciliées après des siècles de guerre, auraient pu choisir d'être les serviles relais des échos de chants d'oiseaux moribonds et désespérés dont aux tréfonds de leur âme collective fatiguée elles enviaient les chants de mort qu'elles devinaient retentir dans la perpétuelle fête d'inatteignables jungles. En haut d'un acacia le remous pris dans les branches tournait sur lui-même en me priant de monter le décrocher pour aller le livrer à son destinataire, mais je n'osais pas traverser la ceinture des chants malades et infirmes qui me séparait de ce remous. Et la clarté intense du matin magnifiait la feuille de paye inscrite à mon nom et crochée au clou planté dans le tronc de l'acacia, et je pensais que cette feuille était peut-être la dernière sur laquelle spécialement pour moi étincelait une fictive récompense. Et cette feuille s'appliquait contre mes lèvres pour m'interdire d'appeler à mon secours la collègue bénévole qui en échange de pouvoir circuler librement et à toute heure dans toutes les salles de la maison des postes, depuis des mois et jusqu'à il y a onze jours m'avait soutenu dans mon combat pour retarder le naufrage du bureau postal. Oui, si je n'avais pas gaspillé une de mes dernières forces normales à accepter le baiser de cette brûleuse feuille de paye, j'aurais été capable de grimper au sommet de l'acacia, et de là-haut j'aurais crié pour appeler la bénévole désormais installée

pour toujours dans un logement cubique et blanchi posé en contrebas du bureau postal. Et si par affreux miracle accourue elle avait par crainte du mortel vertige ou d'autres maux terrestres refusé de me rejoindre à la cime de l'acacia pour m'aider à décrocher le remous en l'enroulant autour d'elle, je ne lui aurais pas demandé l'indemandable grande permission. Non, j'aurais saisi cette grande permission comme un dernier salaire secret ; et ayant fait se retourner la bénévole en lui disant d'observer le remous chanceux d'être parvenu à notre bureau de poste, j'aurais fixé de mes yeux l'endroit de la bénévole que je fixais si souvent quand elle vaquait encore entre les deux tentateurs et majestueux guichets : sur la bosse de la nuque que mon regard ne pouvait jamais longuement fixer car vive comme la truite elle se retournait chaque fois, et alors adepte de la confusion masquée je faisais d raper mon regard vers l'étendard régional où se reflétait de la bénévole tout ce que de son corps et de son  me elle ne m'aurait jamais donné la permission de regarder. Et ayant de mon regard enfin libre pompé dans la bosse de sa nuque la puissance insufflée par ma volonté de saisir la grande permission que personne ne peut exiger et encore moins poliment demander, j'aurais enfin senti pourquoi j'aurais pu être une belle jeune fille, et j'aurais relevé ma chemise avec les gestes légers que tant de fois j'avais admirés sur l'étendard régional ; et j'aurais lentement tiré mes bas avec la caresse de douce pitié pour la mouche s'envolant d'une longue maille ouverte, pendant que les jambes qui tant de fois s'étaient reflétées sur l'étendard et y avaient attiré mes lèvres, auraient réveillé le ruisseau qui depuis onze jours ne coulait plus au pied de l'acacia millénaire ; et faisant ressembler ma chevelure jaune à un rideau qui s'ouvre, j'aurais supplié le remous expédié d'une région r gent e par la haine pour qu'enfin il se décroche des branches et nous emmène moi et la

collègue bienveillant dans l'urgent ouvrage de la cuve à courrier. Mais j'ai su que ne serait jamais éclos le magnifique affreux miracle de la bienveillante surgissant à mon appel, car j'ai vu le remous déchirer les pointes d'acacias et tordre une tôle pour ouvrir une brèche dans la toiture du Palais Postal. Oui, il me semblait qu'il y avait déjà longtemps que la bâtisse des postes n'était plus une maison postale dominatrice et qu'elle était devenue le Palais Postal d'où l'envahissante tristesse devait être bannie. Et penché sur la tôle tombée de la toiture je voyais une rosée noire ; et cette rosée de sang coulait dans une rainure de cette tôle qui avait repoussé tant de pluies inondeuses de courrier ; et je voyais le sang noir de la vengeance soufflée sur le Palais Postal par le remous qui avait tourbillonné pour accomplir la vengeance d'une tribu d'oiseaux insultés. Et penché sur la tôle j'écoutais taper dans mon cœur pour s'en échapper ma foi perdue en l'invincible solidité fraternelle de la ferraille ; et je me souvenais du jour où j'avais vu la bienveillante vilipender les sept oies migratrices qui chaque automne faisaient escale sur l'accueillante toiture. La bienveillante logeant désormais à côté de l'inspecteur des postes dans le cube blanchi taillé en contrebas du bureau de poste devenu le Palais Postal, elle avait ce jour-là brisé le vitrage derrière lequel était pendue la catapulte de défense du bureau de poste, et elle avait armé la catapulte de ces projectiles imbibés d'un poison jamais mortel mais qui oublie dans les corps des souffrances aussi durables que celles entrant dans celui qui toute sa vie pleure un mort ; et la bienveillante avait lancé ces projectiles contre les oies épuisées, parce que leurs gémissements l'empêchaient de goûter les soupirs qu'elle percevait en versant de l'eau chaude dans un baquet pour réchauffer la chair de l'inspecteur des postes qui avait erré pendant des heures avant d'oser venir pousser la porte du bureau postal comme un pauvre chien.

Mais dissimulés dans l'ombrage doré des acacias certains oiseaux avaient assisté à la cruelle expulsion des oies migratrices ; et ces oiseaux triomphant de la paralysante colère s'étaient envolés vers l'au-delà des montagnes pour aller témoigner devant l'organisation de la vengeance. Et moi assis ébahi sur une motocyclette emballée de carton, j'avais entendu le rire de la bénévole et de l'inspecteur des postes quand en hurlant les oies tourmentées par le poison infligé par la catapulte s'étaient envolées non pas vers le ciel mais contre le sol et s'y étaient cassé les ailes. Fouillant alors au couteau l'emballage de la motocyclette pour en actionner la sirène, j'avais averti le couple ricanant parmi la criminelle ablution qu'il serait expulsé sans rémission de ce qui était encore un reconnaissable et honnête bureau de poste. Et le couple avait couru dehors, raillant les piqûres qui détruisaient les oies et emportant les habits de l'inspecteur des postes trempés d'une eau dont les gouttes les plus malsaines souillèrent l'enfant agonisant d'une oie disloquée dans la poussière de la cour. Et cet enfant, je l'ai libéré de l'odieuse agonie sans mère, non pas en croyant que cet enfant aurait pu être mon enfant, mais parce qu'il était mon enfant qui exigeait mon coup de couteau libérateur. Et ce matin, cet infernal matin d'aujourd'hui aussi unique que l'inspecteur qui avait osé pousser la porte du bureau de poste, en voyant le Palais Postal cinglé par le remous vengeur j'ai su que j'en avais chassé la reine et que jamais elle ne dénuderait son épaule pour que mes larmes s'y consolent. »

Alors Frenchy regardait sa veste rouge recouvrant le miroir, et je pensais qu'avec le si rare odorat des yeux il captait l'odeur de la bénévole survivant dans cette veste qu'elle avait parfois endossée pour éprouver la jouissance d'un facteur impatientement attendu ; et percevant la survivance de cette odeur et non pas l'odeur elle-même que je ne me souvenais pas avoir connue, j'avais peur que le

souvenir des chants d'oiseaux soit plus fort que ce qui en moi voulait avec force que les oiseaux se remettent à chanter et chantent un chant nouveau et jamais entendu, ou même un chant d'une immonde dissonance. Et avec ses yeux le facteur Frenchy goûtait une odeur réfléchie par la veste aveuglant le miroir ; et en observant Frenchy je sentais que si je le voulais absolument les oiseaux recommenceraient à chanter ; et voûté et les bras tendus en avant qui tremblaient avec la force de secouer un noyer, Frenchy me poussait dans le cabanon et en même temps repoussait une masse invisible montant du plancher et essayant de me faire chuter hors du cabanon qui était le centre du seul monde où j'avais encore le droit d'être. Et je sentais que Frenchy se concentrait de toute sa puissance pour écarter cette masse jalouse qui voulait lui interdire de faire passer en moi l'ardent désir d'entendre la résurrection du chant des oiseaux ; et la concentration de Frenchy devait être féroce et s'opposer à une grande résistance, car plus il se concentrait, plus sévissait en moi la certitude abjecte que c'était le destin des oiseaux de ne plus pouvoir et de ne plus vouloir chanter, et que c'était mon destin de ne plus les entendre et de ne pas désirer absolument qu'ils rechangent, et de ne pas offrir mon cerveau à certains oiseaux qui dans l'ombre attendaient de fondre sur lui pour le découper et me forcer à m'en nourrir jusqu'à ce que mon amour de leur chant ressuscite et renverse leur silencieux destin. Et les lèvres de Frenchy commençaient à vibrer avec un bruit de cuillère frappée en cadence sur un genou recouvert par un pantalon mouillé ; et j'étais sûr d'entendre pénétrer dans le cabanon le chant faussé que je n'avais pas entendu quand ce matin les oiseaux l'avaient chanté dans les acacias du Palais Postal ; et pour la première fois je voyais que Frenchy était doté d'une oreille plus longue que l'autre ; et je pensais qu'il introduisait dans le caba-

non le chant d'extase que sa longue oreille avait écouté, et que les oiseaux vengés ce matin par le remous vengeur avaient remercié ce remous en lui offrant un chant d'extase qui s'était déformé dans l'oreille de Frenchy, ainsi que devenaient dissonants et se faussaient les plus extatiques chants dès qu'ils étaient écoutés. Et ayant tenu sa bouche arrondie avec le pouce et l'index croisés entre ses dents pour me montrer que le chant faussé qui grinçait autour de nous n'était plus transmis par ses lèvres, Frenchy disait que la vengeance envoyée sur le Palais Postal par l'organisation des vengeances annonçait que désormais elle ne frapperait que des innocents. Contre un mur du cabanon la cloche d'une pendule sonnait deux coups, et puis sept coups, et encore deux coups ; et ces coups étaient si aigres que je pensais qu'hier la cloche était encore limpide et qu'aujourd'hui elle avait décidé de se fêler pour accompagner les chants faussés des oiseaux et ainsi leur plaire ; et dans l'encadrement du guichet soudain ouvert en haut de la pendule, l'homme sculpté dans le bois de frêne et la femme ciselée dans un bois inconnu accomplissaient une mécanique copulation, pendant que deux oisillons chevillés aux nez des copulateurs levaient et abaissaient leurs ailes percées par les vers à bois. Et je voyais la poudre raffinée par les vers poudrer en vain les narines des indifférents copulateurs pour qu'ils l'aspirent et que réveillés par l'élémentaire et vivante sciure ils se redressent en déboîtant leurs appareils fornicateurs et fassent s'arrêter la pendule qui conduisait les imputrescibles cadavres des heures vers le seuil de leur inconcevable tombeau. Et Frenchy ayant appuyé son dos contre le mur lentement le faisait glisser vers les copulateurs tout en bloquant d'une main la chaîne du contrepoids actionnant le mécanisme de la pendule ; et je voyais que fasciné il regardait de côté et au niveau de ses yeux les copulateurs immobilisés dans une

posture où seuls leurs genoux se touchaient. Et je voyais que l'œil droit de Frenchy était d'un diamètre supérieur à celui de l'œil gauche ; et l'œil gauche regardait vers moi et me conseillait de ne pas bouger et de seulement contempler ; et moi je contemplais une main de Frenchy qui au-dessus du couple de copulateurs immobilisés attendait de fondre sur lui ; et grâce à la contemplation je voyais dans l'œil droit de Frenchy le minuscule Frenchy qui sautait sur la planchette ayant supporté des milliers de fois la mécanique copulation des copulateurs, et qui avec des cris de lapin étranglé marchait vers les copulateurs en brandissant une hache de sapeur avec laquelle il coupait la verge de la statuette mâle. Et ayant fendu à la hache le flanc de la statuette femelle, Frenchy le minuscule déchiquetait les rivets rouillés incapables d'articuler les paupières de cette femelle assassinée et d'en clore les yeux sans pupilles ; et hagarde silhouette au-dessus du gouffre des yeux qui ne pourraient jamais être fermés, le minuscule Frenchy s'en détournait et se jetait du haut de la pendule des copulateurs et se fondait dans une ombre du plancher. Et la main de Frenchy immensément appuyé au mur du cabanon remontait des ventres molestés du couple de statuettes ; et dans son œil droit resplendissait l'œuf de la larme née dans l'œil de celui qui avait laissé s'engager son corps et son esprit dans une action de vengeance en sachant que d'effroyables comptes lui seraient demandés, et qui une fois libéré de la soumission à la folie de la vengeance, s'il pouvait et s'il voulait s'en libérer, éprouvait de la pitié pour la vengeance assouvie et morte et n'en éprouvait aucune pour les vies que cette vengeance avait broyées. Et Frenchy se penchait pour faire choir de son œil l'œuf de la larme ; et il disait qu'il avait châtié ce mâle et cette femelle à l'heure juste et au jour juste de la vengeance, et que la bénévole et l'inspecteur des postes dont les esprits bougeaient encore dans le

logement cubique et blanchi en contrebas du Palais Postal et dont un souvenir de chair vivait encore parmi les vers rongeur les statuettes mâle et femelle, n'auraient jamais de descendance dans un des mondes où ils ressusciteraient. Et Frenchy disait qu'il n'avait pas massacré les corps des fornicateurs, mais qu'il avait prélevé la verge du mâle pour l'enfiler un jour dans la gorge de l'oiseau-mâitre qui avait inculqué à tous les oiseaux un faux chant de vengeance, et qu'ainsi l'oiseau-mâitre hériterait du désir décuplé d'assouvir une inassouvable vengeance. Essoufflé par la chute dans laquelle il s'était précipité après l'assassinat du couple de mécaniques copulateurs, Frenchy tremblait et pleurait contre le mur du cabanon ; et si je n'avais pas senti le miroir impatient sous la veste rouge qui l'aveuglait, j'aurais arrangé cette veste sur les épaules de Frenchy pour le réchauffer sans le brûler comme l'avait brûlé la traîtresse bienveillante du bureau postal ; et accroupie sur le miroir la veste rouge écoutait Frenchy pleurer, pendant que des gaz étaient poussés hors des manches sous l'impulsion de machines menées par des conducteurs vénérant les tissus putréfiés. Dehors dans l'espace aimé à l'infini par l'unique matinée, errait sans hésitation le désordonné vrombissement d'un avion militaire ; et regardant la veste de Frenchy accroupie et innocente sur la face du miroir qu'elle masquait, j'entrevois toutes les pourchassées filles mortes qui de l'au-delà s'enfuyaient, et les yeux des merles craignant le gel du futur terrible hiver, qui en les secourant avec une brutalité missionnaire adoucissaient et pacifiaient les yeux de Frenchy endurcis par les livraisons de courrier à des destinataires disparus. Et je voyais l'union des yeux des merles missionnaires et des yeux de Frenchy le facteur épousant à l'horizon la courbe des courriers qui n'atteindraient jamais leurs destinataires et ne reviendraient jamais à ceux qui les avaient envoyés ; et un reflet de cette courbe

touchait la tête du rouleau de missives apparaissant au balcon de la poche d'une veste rouge avec la rigidité de l'orateur qui ne savait pas qu'en ne disant rien il serait applaudi. Et moi j'espérais encore que lassé par son matin flambé sous le joug de la vengeance, le facteur Frenchy me ferait cadeau des missives roulées et me dirait de les lire en me souvenant que les justes et poulés destinataires exigeaient de ne recevoir que ce qu'ils auraient voulu avoir déjà reçu une fois pour toutes et qu'avec une démente obstination ils désiraient perpétuellement recevoir. Et Frenchy en tirant le rouleau de missives hors de la poche de la veste enlevait d'un balcon le dictateur vagissant là-bas derrière les montagnes, et par cet enlèvement dispersait les cent-treize fanfares convergent vers la place lavée du sang des vaches pour que s'y écorche l'adorateur genou continental ; et serrant le rouleau dont je devinais les parfums aussi nombreux que les missives en lui roulées, le facteur Frenchy disait qu'il ne revêtirait plus la veste rouge repérable de trop loin par ceux qui n'espéraient plus le moindre courrier et ceux qui n'attendaient plus que les pires nouvelles ; et en prenant garde de ne pas découvrir le miroir, Frenchy caressait la veste et lui disait de l'attendre avec une longue patience et sans jamais quitter son nouveau poste de museuse de miroir. Et ayant approché son visage de mes joues et les effleurant d'un sourire issu des places noires où des visages géants envoûtaient les foules sorties égarées et soûles de leurs friables cavernes, Frenchy le facteur disait que je risquais d'inguérissables troubles en m'agenouillant devant le miroir pour le supplier de remplacer le courrier que je n'avais jamais reçu et celui que je ne recevrais plus jamais ; et lançant le rouleau de missives dans le verger pour qu'il roule sur l'éclatante herbe de l'été, Frenchy déjà le poursuivait avec la hardiesse du quêteur de l'instinct mûrissant en un éclair dans l'esprit

du jeune bouc parce que les chants faussés des oiseaux retentissaient partout entre les arbres décapités qui ne pouvaient plus pleurer et les arbres qui riant en silence épuisaient la terre.